

Dix questions à Gaston Miron Entretien imaginaire avec le poète de *L'homme rapaillé*

Han Daekyun

Volume 52, Number 4 (292), June 2011

À lire (avant de mourir)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64944ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Daekyun, H. (2011). Dix questions à Gaston Miron : entretien imaginaire avec le poète de *L'homme rapaillé*. *Liberté*, 52(4), 55–66.

PROSE
HAN DAEKYUN

DIX QUESTIONS À GASTON MIRON

Entretien imaginaire avec
le poète de *L'homme rapaillé*

un beau jour de l'été 2010, au carré Saint-Louis

Q. 1 — Bonjour M. Miron. Je viens de la Corée, souvent appelée « Pays du matin calme », d'après le poème du poète indien Tagore. Le matin du pays n'est plus calme, mais il l'était, même trop. Nous, les Coréens, nous étions trop tranquilles pour saisir à temps l'occasion de moderniser notre pays. De là viennent la perte de la souveraineté et la colonisation par l'Empire japonais. Le *calme* équivaut à la *noirceur* dans l'histoire, même si Baudelaire chante « Là, tout n'est qu'ordre et beauté / Luxe, calme et volupté¹ » dans un poème des *Fleurs du mal*. Le calme n'est beau que dans le texte poétique. Je sais qu'il y a dans l'histoire québécoise une époque dite de la *Grande Noirceur*, mais il n'en est pas moins vrai que depuis 1760 le Canada français s'endormait dans la *noirceur* profonde. D'après vous, cette *noirceur*

1. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, tome I, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, 1975.

était-elle une conséquence de l'état aliéné des colonisés? Dans un article intitulé «Les Canadiens français sont-ils des colonisés²?», Albert Memmi a affirmé que les Canadiens français étaient *dominés*, mais il s'est gardé d'utiliser le mot *colonisé*, en disant que «le mot *colonisé* a été mis à toutes les sauces, et [que] chaque situation est spécifique...». Et, dans le même article, il ajoute que «le niveau de vie des Canadiens français est, dans l'ensemble et comparativement, plus élevé qu'en Europe», ce qui signifie qu'il n'y avait pas de misère matérielle au Québec, donc pas d'exploitation économique, comme en général chez les colonisés. Qu'en pensez-vous?

R. 1 — Oh, rien n'a changé depuis que j'ai quitté le Québec en décembre 1996. «Ma terre amère ma terre amande» («Compagnon des Amériques») que j'aimais avec tant de dévotion, je la retrouve grâce à vous aujourd'hui, et je vous en remercie. Et je suis très content de vous rencontrer, surtout ici, au cœur de ce carré Saint-Louis, où j'ai habité pendant un certain temps. C'était un lieu hautement symbolique où nos ouvriers canadiens-français se rassemblaient avec «[leurs] visages de terre cuite et [leurs] mains / de cuir repoussé burinés d'histoire et de travaux» («La route que nous suivons»), pour partager leurs angoisses et leurs bonheurs. D'abord, je voudrais appeler *Québécois* ces «Canadiens français» dont Memmi a parlé pour la première fois en 1966³, et d'ailleurs Memmi lui aussi nous a appelés *Québécois* par la suite, dans la nouvelle édition du *Portrait du colonisé* publiée en 1972 au Québec. En effet, les deux hypothèses qu'il évoque dans son article sont valables : «toute domination est relative, toute domination est spécifique». Même s'il n'y a pas de domination absolue, il n'en est pas moins vrai qu'à partir du traité de Paris nous sommes *dominés* par les Canadiens anglophones, et aussi *colonisés*, car la souveraineté de la Nouvelle-France a été perdue après la guerre de Sept ans. C'est un fait indéniable dans notre histoire. C'est donc un absolu. Et ce qui est vraiment *relatif*, c'est la «misère matérielle». J'ai qualifié le Québécois d'«homme du cheap way, [d]'homme du cheap work» («Le damned Canuck») dans un poème qui appartient au cycle poétique *La batèche*. Comme je l'ai mentionné dans une note de *L'homme rapaillé* publié en

2. Dans son livre *Portrait du colonisé* suivi de «Les Canadiens français sont-ils des colonisés?», préface de Jean-Paul Sartre, nouvelle édition québécoise, revue et corrigée par l'auteur, Montréal, l'Étincelle, 1972.

3. Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Paris, Éditions J.-J. Pauvert, coll. «Libertés», 1966.

1994⁴, j'emploie l'expression « *maudite batèche de vie* » pour manifester ma misère ou ma révolte. La misère naît du contexte socio-économique, et on peut sentir une misère matérielle ainsi que mentale par rapport aux autres lorsqu'ils nous obligent à vivre selon le « cheap way ». Dans un entretien qu'il a eu avec Axel Maugey en 1980, Memmi a dit qu'« il fallait analyser en détail la spécificité de la situation québécoise⁵ » pour juger si le Québec a été vraiment colonisé, et il nous a même confié la tâche de décrire la *spécificité* de notre condition. Mais quelle est la *spécificité* du Québec par rapport à la colonie classique ? Au Québec comme, par exemple, dans la Tunisie colonisée d'avant 1956, il n'y a que le duo classique : le colonisé et le colonisateur, et nous vivons donc comme un « chiendent d'histoire depuis deux siècles » (« Séquences »). Memmi a pourtant dédié la nouvelle édition de 1966 du *Portrait du colonisé* « à [s]es amis Canadiens français ». Par là, il a suggéré, me semble-t-il, que les Québécois souffraient d'une aliénation caractéristique des colonisés comme les Juifs, les Noirs, et aussi certains peuples asiatiques, y compris vos ancêtres dans la première moitié du xx^e siècle.

Q. 2 — Avant de publier en 1966 cette nouvelle édition dédiée aux Québécois, il a été invité au Canada par la télévision, et a pu rencontrer de jeunes intellectuels indépendantistes comme Gérard Godin, Paul Chamberland, Jean-Marc Pottle et vous-même, soit à Montréal, soit à Paris. Il a dit dans l'avant-propos à l'édition québécoise de 1972 que « [c]e fut le début d'une correspondance amicale et passionnante avec [eux], dont quelques-uns devinrent des écrivains connus ». Mais, ce qui m'a étonné, c'est que la liberté de la presse et de l'expression a été fort restreinte au Québec dans les années 1960. Memmi a affirmé dans l'entretien avec Axel Maugey que « de jeunes Québécois avaient publié une édition pirate du *Portrait du colonisé*; ils le distribuaient gratuitement à la sortie des maisons d'enseignement », et D'Allemagne, le vice-président du R.I.N., de passage à Paris, lui a appris que son livre « était imprimé et distribué clandestinement⁶ » au Québec. Et il a ajouté, « [...] je fus interviewé par la télévision canadienne dans le cadre de l'émission *Le Sel de la semaine*. L'entretien ne passa jamais au petit écran... ».

4. Gaston Miron, *L'homme rapaillé. Poèmes 1953-1975*, texte annoté par l'auteur, préface de Pierre Nepveu, Montréal, l'Hexagone, 1994.

5. Axel Maugey, « Albert Memmi et le Québec. Du colonialisme à la dépendance », *Relations*, n° 461, 1980.

6. Dans la nouvelle édition québécoise du *Portrait du colonisé*, *op. cit.*, p. 138.

Chez nous aussi la censure a été imposée aux ouvrages marxistes tels que le *Capital* de Marx par le gouvernement autoritaire de la Corée du Sud, surtout dans les années 1970, car le Nord de la péninsule coréenne était dominé — et continue de l'être — par le régime communiste. La censure a été complètement levée à partir de la fin des années 1980, au moment où le gouvernement démocratique a été réinstauré dans la Corée du Sud. Il a jugé que tout ouvrage pro-communiste ne pouvait plus nuire à la société sud-coréenne, même si sa lecture s'est répandue alors dans le pays. Vous, vous n'avez rien publié sous forme de livre avant la parution de *L'homme rapaillé* en avril 1970⁷. Étiez-vous inquiet de l'action insensée contre la liberté de pensée et d'expression, comme dans le cas de *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières⁸? Au lieu de faire paraître vos poèmes de *L'homme rapaillé* dans une maison plus prestigieuse comme l'Hexagone dont vous êtes d'ailleurs un des fondateurs, vous avez choisi les Presses de l'Université de Montréal. Comme les établissements religieux, l'Université pouvait offrir aux intellectuels qui luttaien contre le pouvoir dominant un abri plus solide que d'autres maisons d'édition. C'était un peu le cas en Corée... En général, l'autorité ne veut pas s'attaquer aux lieux académiques comme les universités, ou sacrés comme les églises.

R. 2 — Il est vrai qu'« [a]u moment de la Crise d'octobre, et même bien avant, *Nègres blancs d'Amérique*, publié à Montréal en février 1968 par les Éditions Parti pris, figurait au rang des ouvrages interdits », comme le dit Pierre Vallières lui-même. Cela témoigne avec évidence de la tension entre les Québécois et les Canadiens anglophones, mais je ne suis pas du genre à m'inquiéter d'une telle chose insensée et inacceptable. La publication de *L'homme rapaillé* s'est faite à l'occasion de la remise du Prix de la revue *Études françaises*. « J'ai décidé d'accepter parce que c'était un prix indépendant, qui échappait à toute connotation partisane, politique ou idéologique. Je n'aurais pas accepté d'être cautionné, ou consacré par un prix qui aurait contredit ma démarche ou mon action ou mes prises de position ou mon éthique d'écrivain ; c'est-à-dire mes exigences vis-à-vis la liberté et l'indépendance de l'écrivain⁹. »

7. Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Prix de la revue *Études françaises* », 1970, 171 p.

8. Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994 [1968], 480 p.

9. Dans l'entretien avec Jean Royer, « Gaston Miron, l'homme rapaillé », *L'Action*, 18 avril 1970, p. 21.

Q. 3 — La Corée a aussi été colonisée par l'Empire japonais de 1910 à 1945. Quand on luttait contre le Japon, c'était évidemment en faveur du peuple. Il s'agissait donc d'une lutte de libération nationale. Mais les Québécois se sont comportés comme si la question concernait moins les peuples que les classes. Et les jeunes intellectuels dans les années 1960, surtout les partipristes (partisans de la revue *Parti pris*) ont choisi la pensée de Marx pour obtenir l'indépendance du pays. Dans le premier numéro de *Révolution québécoise* dont il était directeur, Pierre Vallières a dit, en critiquant le capitalisme, que « [l]a force agissante au sein du peuple québécois [est] bien la lutte des classes¹⁰ ». D'après lui, l'ennemi véritable du Québec était le capitalisme, et la classe ouvrière était la seule classe nationale. Et Charles Gagnon, secrétaire à la rédaction de cette revue politique qui « veut être, en définitive, la conscience de classe de tous les travailleurs du Québec¹¹ » a considéré les enseignants comme un obstacle à la révolution québécoise. Mais le marxisme risquait de ne conduire le mouvement indépendantiste qu'à la lutte des classes et de le ramener donc au seul ordre socioéconomique. Peut-être fut-ce une des raisons pour lesquelles la revue *Parti pris* n'a pas pu durer plus longtemps. Vous avez dédié le poème « Le salut d'entre les jours » à Pierre Vallières et à Charles Gagnon, en les appelant « camarades »... Étiez-vous d'accord avec l'engagement de *Parti pris* et de *Révolution québécoise* en faveur de l'indépendance du pays ?

R. 3 — Tout d'abord, et pour vous répondre sans détour, je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs il y a longtemps : « Mon père ne voyait pas dans son patron qui était anglais le représentant d'une classe bourgeoise qui l'exploitait; il voyait l'autre, le dominateur : "C'est un Anglais¹²!" » Il n'y avait pas de lutte marxienne, mais celle des dominés pour retrouver leur pays. Pierre Elliott Trudeau nous a ridiculisés en nous appelant « contre-révolutionnaires », « petits-bourgeois de demain [et] d'aujourd'hui¹³ ». Oui, c'est vrai, j'ai dit *camarade* (j'ai d'ailleurs intitulé un poème « Le camarade »). Je sais que ce fut « aux

10. Pierre Vallières, « Le nationalisme québécois et la classe ouvrière », *Révolution québécoise*, n° 1, septembre 1964, p. 12.

11. Charles Gagnon, « Présentation », *ibid.*, p. 6.

12. Gaston Miron, « Entretien avec Jacques Picotte », repris dans *L'avenir dégagé. Entretiens 1959-1993*, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, Montréal, l'Hexagone, 2010, p. 127.

13. Pierre Elliott Trudeau, « Les séparatistes : des contre-révolutionnaires », *Cité libre*, n° 67, mai 1964, p. 4.

camarades de *Parti pris*¹⁴ » que l'équipe de *Révolution québécoise* a tendu une main fraternelle en vue de l'unité d'action politique. J'ai connu Pierre Vallières en 1956, alors que je dirigeais le service des ventes chez Beauchemin. Il y venait souvent pour acheter des livres, et nous allions souper au restaurant *Saint-Louis*, rue Saint-Denis. Beaucoup plus tard, dans son livre *Nègres blancs d'Amérique*, il s'est souvenu qu'il me devait « d'avoir appris à connaître et à aimer la poésie contemporaine, ainsi que la littérature des colonisés (Aimé Césaire, les poètes algériens, Pablo Neruda, etc.) ». Si je l'appelle *camarade*, c'est dans le cadre de la dimension postcoloniale, et, plus concrètement, c'est pour référer à un homme appartenant au « peuple abîmé » dont j'ai parlé dans mon poème « Héritage de la tristesse ». Quand j'ai publié ce poème le 15 novembre 1955 dans le journal *Le Devoir*, son titre était « Des pays et des vents », et, dans sa version de 1958 (que j'ai expédiée à Claude Haeffely), le poème commence ainsi : « Souvenez-vous souvenez-vous / des pays qui sont seuls avec eux-mêmes / et que jamais le soleil ne rejoint ». Le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire m'a beaucoup influencé et a joué dans sa rédaction. Le poème « Le salut d'entre les jours » que j'ai dédié aux militants du mouvement indépendantiste québécois a paru en 1968 dans *Parti pris*, revue se rattachant à la tradition marxiste-léniniste. Nommer « camarades » des militants comme Pierre Vallières et Charles Gagnon a pourtant moins à voir avec les révolutionnaires du prolétariat que les membres de la fameuse « engeance nationaliste¹⁵ ». C'est ainsi que Trudeau nous appelait, moi et Pierre Vallières, entre autres, dans un article de *Cité libre*. Le saviez-vous ? Le mot *engeance* de Trudeau est méprisant à notre endroit, et « [c]e mépris a provoqué en moi de l'indignation et de la colère¹⁶ », ce qui m'a poussé à écrire le poème « Les années de déréliction ». Là, j'ai dit « [...] je suis devenu [...] / une engeance qui tant s'éreinte et tant s'esquinte / à retrouver son nom, sa place et son lendemain / jusqu'à s'autodétruire en sa légitimité même ». C'est triste, n'est-ce pas ? Car nous, *les camarades*, sommes seulement « armés de désespoir » (« La route que nous suivons », celui du pays (*rires*) — pays « que le soleil un jour rejoindra » (« Des pays et des vents »).

14. L'article de Jean Rochefort, « Aux camarades de *Parti pris* », *Révolution québécoise*, n° 3, novembre 1964, p. 12-16.

15. Pierre Elliott Trudeau, *loc. cit.*, p. 2.

16. Dans l'édition de 1994 de *L'homme rapaillé*, *op. cit.*, p. 81.

Q. 4 — Le soleil l'a-t-il rejoint ? Ou pas encore ? Et il me semble que vous avez donné tant d'importance à « Des pays et des vents » que vous avez jugé bon d'en dire en 1958 dans la lettre à Claude Haeffely que « c'est le seul poème à proprement parler que j'ai écrit dans ma vie et je suis convaincu que c'est aussi le dernier¹⁷ ». Mais en 1953 *Deux sangs* a déjà paru, et vous aviez publié plusieurs poèmes dans *Amérique française* et dans *Le Devoir*, tels que « Self-défense » et « Jeune fille », entre autres.

R. 4 — Je me suis beaucoup attaché à « Des pays et des vents ». J'ai dit à mon ami Claude, « [c]e n'est plus un poème ». Ce devait être une forme authentique de l'écriture sur notre existence elle-même. Avant de le publier en 1955, je le lui ai envoyé dans ma lettre du 21 septembre 1954 avec deux autres poèmes jugés par moi-même « petits [et] un peu plus dilués ». Et, après sa publication dans *Le Devoir* en 1955, je lui en ai montré une autre version considérée alors comme « définitive ». Mais, tout de suite, j'ai corrigé le début et la fin du poème. Par la suite, quand le poème est paru en 1963 dans le numéro 27 de la revue *Liberté*¹⁸ et plus tard dans « Écrivains du Canada », pour le numéro spécial des *Lettres Nouvelles* dont le directeur était Maurice Nadeau¹⁹, le titre était devenu : « Tristesse, ô ma pitié, mon pays ». Ce fut une version fort différente des précédentes. J'ai écrit en 1958 à Claude Haeffely qu'« [e]n ce qui concerne *Des pays et des vents*, il y [avait] peut-être cent versions ». Vous m'avez demandé si le soleil a rejoint le pays comme je l'espérais dans une version du poème. Mais dans *L'homme rapaillé* de 1970, on ne trouve pas de vers comme « des pays que le soleil un jour rejoindra ». Et je n'y parle pas non plus de « pays que jamais le soleil ne rejoint ». Il y a uniquement « un pays que jamais ne rejoint le soleil natal ». Le saviez-vous ? Le mot *natal* ne signifie pas seulement le pays où l'on naît, mais aussi le pays où l'on va s'épanouir. Le soleil *natal* a donc un sens ambigu... Quand Aimé Césaire a commencé à écrire en 1936 le *Cahier d'un retour au pays natal*, bien avant son retour trois ans plus tard, après son séjour parisien, la Martinique était pour lui un lieu où naître, où vivre et où mourir aussi, et où il retrouverait la négritude. L'on a beaucoup associé le thème du « retour » au *Cahier* de Césaire, et

17. Gaston Miron et Claude Haeffely, *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely 1954-1965*, Montréal, Leméac, 1989, 174 p.

18. Gaston Miron, « La vie agonique », *Liberté*, n° 27, mai-juin 1963.

19. Gaston Miron, « La vie agonique », *Lettres Nouvelles*, numéro spécial consacré aux « Écrivains du Canada », décembre 1966-janvier 1967.

il nous faudrait maintenant réfléchir sur le mot « natal » pour lui et pour nous tous, c'est-à-dire le lieu même où se déroule *notre poésie*, et finalement *notre existence*.

Q. 5 — Jean-Paul Sartre, pour qui Aimé Césaire est l'*Orphée noir*, dit « [p]our nos poètes noirs, au contraire, l'être sort du Néant comme une verge qui se dresse; la Création est un énorme et perpétuel accouchement²⁰ ». Quant à vous, vous avez écrit en 1958 dans une lettre à Claude Haeffely : « Aimé Césaire accepte d'être un Noir jusqu'aux os, accepte ses atavismes, etc. Afin de retrouver ses sources primitives, inaliénables. J'accepte tout ce que je suis, ce qu'on m'a fait, parce qu'autrement, c'est me détruire. Oui, après le néant de dix ans, je vais me reconstruire à partir de mes déterminismes. »

R. 5 — Dans la pensée bouddhique que vous devez connaître beaucoup mieux que moi, le *néant* ne pourrait-il pas être considéré comme le *vide*? Il ne signifie pas le *rien*, mais un autre monde plus profond qu'un état d'esprit s'attachant à la possession, au désir ou à l'achèvement, n'est-ce pas? J'étais dans ce type de néant, disons, dans un esprit calme mais pas trop calme (*rîres*), dans le sens où vous avez critiqué ce mot *calme* tout à l'heure. Un être égaré, déchiré et *éparpillé* ne pouvant trouver son identité. Dans mon livre, je voulais montrer « comment [cet] homme épaillé, c'est-à-dire éparpillé, s'est reconstitué morceau après morceau, et comment il a mené sa quête d'identité et dépassé l'aliénation²¹ ».

Q. 6 — Parlons de Jacques Berque. Vous avez rencontré Jacques Berque de passage à Montréal en 1962 — « [...] il passait quelques mois au Québec, à titre de professeur invité au département d'Anthropologie de la Faculté des Sciences Sociales, à l'Université de Montréal²² ». Vous avez accordé un « *oui, à jacques berque* » dans le texte de « Notes sur le non-poème et le poème²³ ». Depuis cette rencontre avec le futur auteur de *Dépossession du monde*, surtout à partir de 1963, vous avez publié dans la revue *Liberté* beaucoup de poèmes qui appartiennent

20. Jean-Paul Sartre, *Orphée noir*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, p. XXXIII.

21. Yrénée Bélanger, *Chronologie de Gaston Miron (1926-1983)*, Montréal, Centre d'études québécoises (CÉTUQ), coll. « Nouveaux cahiers de recherche 2 », 1987, p. 31.

22. Note de l'éditeur de *Parti pris* pour l'article de Jacques Berque, « Les révoltés du Québec », paru à l'origine dans *France Observateur*, repris dans *Parti pris*, n° 3, décembre 1963, p. 48.

23. Gaston Miron, « Notes sur le non-poème et le poème (extraits) », *Parti pris*, vol. 2, n° 10-11, juin-juillet 1965.

au cycle poétique de *La vie agonique*. Ces publications abondantes ont-elles été faites sous l'influence de sa théorie sur la liberté pour le Maghreb? Il a dit dans *France Observateur*, un des principaux journaux de gauche français, que « [l]e Québec [...] livre à l'historien le cas spécial d'une colonisation sur *Great Whites*²⁴ ».

R. 6 — *Great Whites*? Oui, peut-être. Mais *Great Whites* de l'Europe devenus *Nègres blancs d'Amérique*, dont l'altérité se définit, comme l'a dit Jacques Berque, « par une triple réserve ou une triple exception : canadien, oui, mais français : français, mais d'Amérique ; américain, mais en victime plus qu'en bénéficiaire ». J'ai cru que, à partir de 1963, le destin de la poésie canadienne-française était terminé, et que c'était la poésie québécoise qui commençait à agir dans l'histoire. Avant 1963, le poème était empêché. C'était pour cela, peut-être, que j'étais convaincu en 1958 de dire : « Des pays et des vents » serait le dernier poème. Quant à « Notes sur le non-poème et le poème », je l'ai écrit pour la revue *Parti pris*. Il a paru dans un numéro spécial de juin-juillet 1965 intitulé « La difficulté d'être québécois ». Dans mon texte « Un long chemin », publié en janvier 1965 dans un autre numéro spécial de *Parti pris*, « Pour une littérature québécoise », j'ai d'ailleurs parlé de *Dépossession du monde*, « un petit essai sur la décolonisation [...] où [Berque] [a] tenu par deux fois à mentionner le Québec²⁵ ». En dehors de cet ouvrage et de *Les Arabes d'hier à demain*, entre autres, son article intitulé « Les révoltés du Québec », repris dans *Parti pris*, m'a également beaucoup intéressé. À cette époque-là, les paroles de la poésie étaient des outils pour la résistance et la révolte (je crois qu'ils devraient l'être aujourd'hui encore, même si j'ai dit avoir dépassé l'aliénation). Paul Chamberland a toujours raison d'avoir annoncé dans l'éditorial du numéro 8 de *Parti pris* que « La révolution, c'est le peuple²⁶ ».

Q. 7 — Mais votre lutte pour la *décolonisation* du pays était littéraire et existentielle. Vous avez nommé *le non-poème*, « [votre] tristesse ontologique », « la souffrance d'être un autre », « les conditions subies sans espoir de la quotidienne altérité » et « [votre] historicité vécue par substitutions ». Vous admettez ainsi une autre partie de l'existence québécoise — partie qui pourrait être *poème* « contre le

24. Jacques Berque, « Les révoltés du Québec », *loc. cit.*, p. 50.

25. Jacques Berque, « Une lettre de Jacques Berque », *Parti pris*, n° 6, mars 1964, p. 24.

26. Paul Chamberland, « La révolution, c'est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 2.

non-poème» et «en dehors du non-poème». De cette conscience, les paroles commencent à révéler l'historicité de la poésie, mais à travers leur rythme populaire et leur beauté lyrique. Meschonnic analyse vos poèmes dans ce sens. D'après lui, ils ne sont pas seulement épiques, mais ils effacent la frontière entre la poésie d'engagement politique et celle de l'intime. Il a dit plus précisément, «s'il y a, aujourd'hui, une poésie qui réduit à rien les idées toutes faites sur le lyrisme, sur l'épopée, et sur leur opposition, c'est bien la poésie de Gaston Miron²⁷». Qu'en pensez-vous?

R. 7 — Tantôt il a bien lu mes poèmes, tantôt très mal (*rires*)... *J'avance en poésie!* Comme je l'ai dit dans *Le Devoir* du 13 avril 1970, «la littérature engagée n'existe pas. C'est un néologisme. Avant 1945, ça n'existait pas. Est-ce que les Encyclopédistes étaient engagés? Est-ce que Malraux était engagé? On colle cette étiquette aux écrivains de gauche pour les déconsidérer [...]. Seul le texte est vraiment engagé [...]». Je vous confirme que ma poésie s'est arrêtée en 1970, au moment où la vague indépendantiste a atteint un sommet. Elle continue pourtant à témoigner de sentiments propres aux Québécois, tels que tristesse, angoisse, révolte, déception et... «espoir de terrain vague» («Héritage de la tristesse»), venant de leur histoire de «chiendent d'achigan» («La marche à l'amour») — on peut penser en quelque sorte au *ressentiment* des Juifs, même si l'aliénation au Québec «provoque des ressentiments plus complexes», comme l'a dit Jacques Berque dans son article paru dans *Parti pris*.

Q. 8 — La formule fameuse d'Adorno, «écrire un poème après Auschwitz est barbare²⁸», on la comprend dans le sens où la poésie n'a en rien contribué au développement de l'histoire, en ne chantant que les sentiments intimes de l'individu par ses paroles lyriques. Cette thèse sur la poésie lyrique a été débattue par une autre formule de Paul Celan qui «répond à la provocation de l'interdit d'Adorno, en développant une poésie qui n'est pas celle de l'après-Auschwitz, mais qui est *d'après Auschwitz*, d'après les camps, d'après l'assassinat de la mère, d'après les chambres à gaz, au sens où d'après veut également dire *en fonction de*²⁹... ». Vos vers tels que «[c]e corps noueux / ce

27. Henri Meschonnic, «L'épopée de l'amour», *Études françaises*, vol. 35, n° 2-3, 1999, p. 98.

28. Theodor W. Adorno, *Prismes. Critique de la culture et société*, trad. de l'allemand par Geneviève et Rainer Rochlitz, Paris, Payot, 2003, p. 26.

29. Jean-Pierre Lefebvre, «Préface», dans Paul Celan, *Choix de poèmes* réunis par l'auteur, traduction et présentation de Jean-Pierre Lefebvre, édition bilingue, Paris, Gallimard, 1998, p. 19.

regard brisé / ce visage érodé» («Ce corps noueux») nous rappellent un être tragique dans un camp de concentration. Je pense que les sentiments québécois dont vous venez de parler pourraient être pourtant interprétés moins par ce *ressentiment* juif que par ce qui est appelé *han* [한, 恨] en Corée. C'est un sentiment spécifique des Coréens qu'il nous est difficile de définir en quelques mots. Il exprime notamment une tristesse qui n'est pas individuelle mais collective — tristesse attribuable aux aléas de la vie et de l'histoire. Ce sentiment de «détresse et désarroi et déchirure» («Au sortir du labyrinthe»), mêlé de souffrance et de résignation s'accompagne toujours d'espérance refoulée ou de gâité déguisée dans certaines situations.

R. 8 — Interpréter notre *héritage de la tristesse* selon la poétique du *han* coréen, cela me paraît très intéressant et aussi très curieux. Je ne sais trop si mes poèmes ont un rapport avec ce concept culturel coréen de la mélancolie, mais, bien qu'il soit question de la situation du Québec, *L'homme rapaillé* pourrait se trouver en résonance avec celle de la Corée, d'autant plus que vous me dites avoir vécu une sorte de *Grande Noirceur* à l'époque de la colonisation japonaise.

Q. 9 — Quand j'ai traduit en coréen quelques poèmes de *L'homme rapaillé*, votre compagne, Marie-Andrée Beaudet, m'a écrit que «la tristesse que vous relevez très justement dans sa poésie (l'on peut également parler de souffrance) s'accompagne cependant toujours d'espérance». Cela m'a encouragé à lire vos poèmes selon notre propre sentiment.

R. 9 — Marie-Andrée vous l'a dit? Oui, c'est vrai. Le *je* lyrique dans *L'homme rapaillé* était d'abord un être triste, mais à travers *la vie agonique* il a fait sa *marche à l'amour* pour trouver enfin le «monde insoupçonné, uni, sans dissidence» («Pour retrouver le monde et l'amour»).

Q. 10 — Dans votre marche vers ce monde-là, à côté de vous il y a toujours un *tu* qui renvoie à une fille ou à une femme, n'est-ce pas? Dans la poésie coréenne, la *sœur* appelée en coréen *nunim* joue également un rôle très important. Elle n'est bien évidemment pas une sœur religieuse, ni une amante qui serait invitée à accompagner le poète dans son voyage en un pays idéal et inexistant comme dans «L'invitation au voyage» de Baudelaire, mais un être qui vient lui

tendre une main secourable et apaiser son mal de l'histoire — mal des intellectuels coréens qui n'ont pas pu sortir d'un nihilisme profond dans les années 1950 et 1960. Lisez ces vers du poète coréen Ko Un, que j'ai traduits avec Gilles Cyr (que vous connaissez bien) : « Ma sœur arrive et s'assoit à mon chevet // elle voit un sentiment renfermé / dans le flacon d'hydracide // dans la cour le magnolia dépérit / au ciel qu'on aperçoit de la fenêtre un long soupir disparaît³⁰. » Cette *nunim* [누님] ressemble-t-elle au *tu* de votre poésie ?

R. 10 — Le poète coréen serait-il heureux d'être consolé par un être comme la Vierge Marie ? Tandis que votre douce *nunim* vous tend sa main salvatrice, la compagne de l'*homme rapaillé* est plus exactement celle qui l'accompagne dans son voyage à l'amour. Van Schendel a dit que « le mot *Québec* [était] depuis 1837 le nom d'une maladie³¹. Certes, depuis le traité de Paris, on était malades, comme le dit Jacques Berque, et comme je le dis moi : « relégué, frustré, abandonné, [...] [d]où l'accent noir de [m]a poésie », « ma poésie le cœur heurté / ma poésie de cailloux chahutés » (« Ma désolée sereine »). Mais dans ma poésie, c'est plutôt le *je* lyrique *lui-même* qui devrait dire à sa compagne : « je t'attends dans la saison de nous deux » (« Je t'écris »), « je veux te faire aimer la vie notre vie » (« La marche à l'amour ») et « nous serons tous deux allongés comme un couple / enfin heureux dans la mémoire de mes poèmes » (« Jeune fille »). Il me semble que votre *nunim* a les mains fortes comme « les mains de Jeanne-Marie » de Rimbaud, même si elle n'est pas révolutionnaire. Or, ma compagne « plus belle que toutes nos légendes » (« Jeune fille ») est également « malade d'un cauchemar héréditaire » (« Notes sur le non-poème et le poème (extraits) »)... Moi, j'attends en quelque sorte un être comme votre *nunim* qui vient guérir le *han* des poètes coréens. J'espère que « nos légendes » ne seront pas seulement belles, mais fièrement porteuses des temps et lieux qui les auront produites. Et je n'attendrai pas « les chameaux qui ne viennent pas », comme a dit Rimbaud agonisant sous une pluie battante dans le désert abyssin... Nos « chameaux » nous viendront...

30. Ko Un, *Sous un poirier sauvage*, trad. du coréen par Han Daekyun et Gilles Cyr, Belval, Éditions Circé, 2004, p. 9.

31. Michel van Schendel, « La maladie infantile du Québec », *Parti pris*, n° 6, mars 1964, p. 25.